

castiques, la verve intarissable et les fines allusions sont dans tous les esprits.

« Que n'aurait-il pas fait avec de l'étude, de la persévérance et de la santé! Beaucoup de poètes distingués de France n'avaient pas plus de talent naturel.

« Longtemps ses amis se répéteront les bons mots, les vives saillies de ce pauvre Elzéar et parleront des vicissitudes de cette existence originale. »

LA VILLE DE PARIS.

Ce n'est pas souvent qu'il est donné au public de pouvoir admirer une œuvre aussi belle, aussi instructive; et je comprends maintenant l'enthousiasme de ceux qui m'en avaient parlé. Et ce qui me surprendrait maintenant, ce serait de voir qu'on ne se rendrait pas en foule tous les jours pour l'admirer. La curiosité publique, qu'on exploite souvent si indignement, mériterait bien son sort, si elle ne savait pas faire la différence entre le mérite et l'imposture, entre ce qui est vraiment beau, utile et instructif et les spectacles insignifiants et ridicules qu'on lui offre presque toujours.

Ce Paris dont on parle tant depuis des siècles, que tout le monde veut voir et qu'on n'oublie jamais quand on l'a vu; ce Paris si beau, si grand et si renommé pour ses crimes comme pour ses vertus, si terrible en ce moment, on peut le voir tel qu'il est, avec ses monuments séculaires, ses palais enchantés, ses arcs de triomphe, ses colonnes glorieuses, ses chefs-d'œuvre d'architecture et de sculpture, ses boulevards, ses chemins de fer, ses fortifications, ses rues innombrables, tous ces endroits fameux de Montmartre, Belleville, Asnières, Châtillon, Montretout, dont les noms rappelleront tant de gloire et de désastres, la Seine avec ses vingt-six ponts, les forts du Mont-Valérien, de Vanvres et d'Issy avec leurs canons, le Champ de Mars, le bois de Boulogne et tous ces temples admirables qui viennent d'être pillés, ravagés par les socialistes. Et ce n'est pas tout, on voit les arbres qui bordent les rues, les soldats sur les remparts, les cavaliers au galop sur les boulevards, les tombes dans les cimetières. Tout cela est en zinc peint et façonné de manière à représenter aussi fidèlement que possible les choses que je viens de mentionner. C'est un travail considérable de trente pieds sur dix, naturel, solide, élégant, où les règles de l'optique et des proportions sont observées de manière à produire l'illusion la plus parfaite de la réalité. On est tenté, à chaque instant, de s'élaner sur les boulevards au milieu de la foule, de pénétrer dans le jardin des Tuileries ou de se promener sur la Seine.

C'est M. Couadeau, un Français, qui a fait cela. Obligé de laisser la France, il emporta avec lui son travail commencé et l'acheva ici au milieu de beaucoup de sacrifices et de privations. Un jour, un Canadien entreprenant, M. Fortin, vit ce travail et il en fut émerveillé; il se dit qu'il y avait une fortune à faire avec cela, et il l'acheta moyennant quelques milliers de piastres; et déjà il refuse un profit considérable. Il doit aller aux Etats-Unis, où il espère, avec raison, obtenir les plus grands succès.

Nous conseillons au public des campagnes et de la ville de ne pas le laisser partir avant d'avoir été contempler ce chef-d'œuvre. Rien de plus intéressant et de plus agréable.

Un Français qui a vécu à Paris, M. Béné, explique et commente tout ce qu'on voit avec beaucoup de succès et d'agrément, et la salle du Cabinet de Lecture Paroissial, où se fait cette belle exposition, est magnifiquement décorée; en sorte que rien ne manque de ce qui peut attirer la foule.

L. O. DAVID.

UN PORTRAIT FLATTEUR DES VIEUX GARÇONS.

L'auteur d'un livre intéressant, intitulé : *Le Citoyen du Monde*, suppose qu'un Chinois instruit voyageant à travers l'Europe écrit ses impressions à un de ses amis de Pékin. Voici ce qu'il lui fait dire des vieux garçons :

« Etant dernièrement avec l'ami dont je vous ai parlé, je ne pus m'empêcher de lui faire observer que j'étais étonné de voir dans la ville de Londres une aussi grande quantité de vieux garçons et de vieilles filles; certainement, lui dis-je, le mariage n'est pas assez encouragé; sans cela, rencontrerait-on tant de vieux débauchés et de coquettes décrépites, menant toujours le même genre de vie, et cherchant à l'emporter en extravagance sur les jeunes gens du siècle? Je regarde un vieux garçon comme un être méprisable; c'est un animal qui vit sur le fond commun sans y contribuer en rien; c'est une bête de proie: les lois devraient agir avec lui comme les Indiens avec les rhinocéros qu'ils poursuivent à la chasse, employer les ruses pour le faire tomber dans leurs filets. Il devrait être permis au peuple de crier haro sur lui; les enfants devraient pouvoir impunément lui faire des niches et les gens de bien avoir le droit de se moquer de lui. Parvenu à l'âge de soixante ans, si un vieux garçon devenait amoureux, il devrait être permis à la femme qu'il courtiserait de lui cracher au visage, ou ce qui serait peut-être un plus grand châtement pour lui, elle devrait lui accorder sur le champ la faveur qu'il demande. »

Pour consoler les vieux garçons, nous donnerons dans notre prochain numéro le portrait des vieilles filles. Il ne faut pas oublier que c'est un Chinois qui parle. Nous avons trop d'amis dans le célibat pour nous permettre d'exprimer de pareilles opinions. Nous nous empressons de dégager notre responsabilité, afin qu'on ne mette pas l'*Opinion Publique* à la porte, à Québec surtout, où fleurit si bien la fleur du célibat.

LES ANIMAUX EN PEINE.

Le célèbre écrivain Théophile Gautier (celui de Paris) fait une peinture charmante des vicissitudes des animaux pendant le siège de Paris. Qu'on lise ces quelques lignes :

Bientôt les bêtes s'aperçurent que les hommes les regardaient d'une manière étrange et que leur main, sous prétexte de les caresser, les palpait, comme les doigts de boucher, pour s'assurer de leur plus ou moins d'embonpoint. Elles étaient devenues une proie, un gibier ardemment poursuivi. Les chats, plus spirituels et plus défiants que les chiens, comprirent les premiers, et mirent la plus grande prudence dans leurs relations. Ce ne fut qu'avec des amis bien sûrs de la race féline qu'ils se hasardèrent à filer leur rouet et à prendre leur place habituelle sur les genoux; mais au moindre geste un peu vif, ils se réfugiaient sur les toits et dans les caves les plus inaccessibles. Les caniches, s'étant à la fin doutés de la chose, s'enfuirent quand on les appelait comme le chien de Jean de Nivelle, ce qui n'empêcha pas le nœud coulant, le sac et l'assommoir, de faire de nombreuses victimes. Des boucheries calines et félines, où se débattaient aussi des rats, arborèrent hardiment leur enseigne; ne trompant pas sur la qualité de la marchandise, les clients y affluaient.

La petite réunion matinale qui avait lieu devant notre porte diminua de jour en jour, et il ne resta bientôt plus que le terrier rêvant, sur le seuil de la boutique de son maître, à la disparition mystérieuse de ses amis. Il se tenait, d'ailleurs, sur ses gardes, flairant le péril et montrant les crocs à la moindre approche suspecte. Quand il voyait passer quelque rôdeur de mauvaise mine, porteur d'un sac, il se réfugiait sous le comptoir avec des grognements sourds.

Au commencement du siège les postes des remparts avaient une nombreuse clientèle de chiens qui s'y étaient installés à demeure; ils saluaient de battements de queue la garde descendante et accueillaient de joyeux abois la garde montante. Ils partageaient l'ordinaire du soldat, moblot ou sédentaire, mais ils ne prenaient que la viande offerte et dédaignaient le pain d'une farine superbe. La faim ne tarda pas à les rendre moins difficiles; mais, au bout de quelque temps, de convives ils s'élevèrent à l'état d'objet de consommation. Ils allongèrent la ration un peu courte ou furent vendus à des restaurateurs de troisième ordre. Les postes se dégarnirent peu à peu de leurs hôtes.

Un seul chien demeura fidèle au secteur. On le voyait se promener le long du rempart, comme accomplissant une ronde, élanqué, disséqué par la maigreur, l'épine dorsale en chapelet, le nœud de l'échine proéminent, les apophyses des jointures perçant presque la peau, les côtes faisant cercle, le poil bourru et rêche du gazon sec. Il allait ainsi, plus misanthrope que Timon d'Athènes, évitant l'homme et surtout le militaire avec le même soin qu'il le recherchait autrefois; lui, pauvre quadrupède, simple de cœur, il trouvait indelicat à l'endroit de son espèce la conduite du *biname*, genre *primate*, qu'il avait trop longtemps estimé, et il lui en rendait rancune. C'était l'ombre d'un chien qui revenait: deux profils collés l'un sur l'autre, une découpe n'offrant aucune espèce d'épaisseur. La pauvre bête avait choisi pour lieu de ses promenades solitaires l'endroit où furent pétrées dans la neige la statue de la Renaissance, de Falquière, et la tête colossale de la République, de M. Moulin.

Un artiste qui avait monté de nombreuses gardes à ce bastion avait remarqué le lamentable animal, et, s'étant intéressé à lui, essayait de l'amadouer par toutes sortes d'avances. Il l'appela d'une voix caressante, et, s'asseyant sur une pierre pour ne pas l'effrayer par un air de poursuite en marchant vers lui, il lui montrait de loin un appétissant morceau de pain. Sollicitée par l'appât, la bête s'arrêtait, mais ne faisait mine d'avancer, malgré la faim qui lui tordait les entrailles. Notre ami posa le morceau sur un pavé et s'éloigna discrètement. Alors la bête happa le pain après avoir franchi l'espace d'un bond prodigieux, et se sauva à une grande distance avec une vitesse de lévrier pour aller dévorer sa proie en lieu de sûreté.

Après le tour des chiens et des chats vint celui des oiseaux. On n'y voit guère que des moineaux, et dans les vieux jardins des quartiers tranquilles quelques merles et quelques rossignols. Les pierrots—c'est ainsi qu'on les nomme vulgairement—gamins ailés, vrais Gavroches de gouttières, sont aimés des Parisiens et jouissent par la ville d'immunités pareilles aux privilèges des pigeons de Saint-Marc: si on ne leur distribue pas de la graine à certaines heures, s'ils n'ont pas de rentes comme les oiseaux de Venise, on les laisse picoter effrontément partout, et les *charmeurs* leur jettent de la mie de pain aux Tuileries; ils vont, ils viennent, voletant, piaillant, ne partant que lorsqu'on va mettre le pied dessus; leur caquet met de la gaieté dans l'air; leur innocente vie a jusqu'à présent été respectée de tous. Ils n'ont pas, d'ailleurs, grand chair sous leur plume, ces insouciantes petits bohèmes consumés d'ardeur et d'esprit. Mais la faim les a fait accepter comme alouettes ou comme ortolans.

On a commencé à en faire la chasse, et, pendant quelque temps, habitués qu'ils étaient à la fusillade et au canon, ils se refusaient à croire que cette mousqueterie fût dirigée contre eux, ne se trouvant pas dignes d'une telle dépense de poudre. On les tira à la sarbacane, on leur tendit des gileaux et pièges. Il fallut bien se rendre à l'évidence et reconnaître que l'ancien pacte d'amitié était rompu et que les pierrots passaient dans Paris à l'état de gibier. Au parfait abandon succéda la défiance extrême. L'animal, trompé, en garde longtemps rancune. Le pierrot si familier, devint farouche et hagard. Tout homme, même inoffensif, lui fit désormais l'effet d'un chasseur, et la petite clientèle qui venait, par les temps de neige, prendre sans crainte sur notre fenêtre quelques miettes de notre maigre pitance, ne reparut plus, et pourtant nous avons, pour la vie des animaux, le respect d'un brahme. Traquée, fusillée, décimée, la gent toute entière se décida à l'émigration, et quoiqu'il soit douloureux d'abandonner le vieux mur tapissé de lierre où l'on fait son nid au printemps, la corniche du palais sur laquelle on lisse sa plume au soleil, la mansarde qui encadre la jeune ouvrière penchée sur son travail, on alla chercher la sécurité au loin.

On ne voit plus aujourd'hui un seul moineau à Paris. Tous n'ont pas été tués, espérons-le. En quelques coups d'aile on monte au-dessus de la portée du plomb. L'oiseau ne subit pas cette fatalité de la pesanteur, et il peut toujours fuir la terre dans le ciel.—Heureux privilège!

THÉOPHILE GAUTHIER.

Heureux celui qui, étant dans le besoin, a un ami sincère; mais plus heureux celui qui n'est pas obligé de recourir à ses amis.

L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

La veille du jour de l'ouverture des débats, je revenais de chez notre principal avocat, donnant la main à Mme de Saint-Gervais qui avait dû m'accompagner pour divers renseignements qu'elle avait eu à donner elle-même. Nous venions de traverser la place Royale et nous nous apprêtions à rentrer dans la maison que Mme de Saint-Gervais habitait, lorsqu'à l'angle de la rue, un homme, enveloppé d'un manteau, nous croisa brusquement.

Cet homme, que je n'avais pas remarqué, s'approcha tout à coup de ma compagne, écarta vivement les plis de son manteau, lui montra un objet que je ne pus distinguer et qu'il tenait sur sa poitrine, et disparut rapidement.

Tout cela s'était accompli d'une façon si instantanée que je n'avais eu le temps de m'opposer ni à l'action de l'homme, ni à son passage.

Je me retournai vivement, mais je sentis au même instant la main de Mme de Saint-Gervais se roidir dans la mienne, ses doigts crispés déchirèrent les miens de leurs ongles aigus, elle poussa un cri rauque, chancela, et, avant que j'aie pu la retenir, elle roula sur le pavé.

Une nouvelle crise venait de s'emparer d'elle. La malheureuse était redevenue folle!

—C'était l'homme qui avait passé près d'elle qui avait provoqué cette crise? s'écria Brune.

—Sans aucun doute, répondit Fouché; le misérable avait accompli son œuvre, car cet homme devait être Noël, le jardinier, le fils du marquis d'Horbigny, le *roi du baigne* enfin.

—Et vous n'avez pas remarqué ses traits?

—Je l'ai à peine entrevu, et les plis de son manteau me dérobaient sa figure.

Mme de Saint-Gervais de nouveau privée de sa raison, le procès tombait de lui-même et la marquise d'Horbigny restait en possession des revenus et sa fille héritière des biens-fonds.

Je ramenai Mme de Saint-Gervais à Gouesnou. Le vieil Urbain, en apprenant la catastrophe, mourut de chagrin, et je demeurai seul dépositaire du terrible secret.

Ne pouvant rien, tant que la folle ne recouvrerait pas la raison, je quittai la province et mes amis me procurèrent une chaire au collège de Juilly.

Depuis cette époque jusqu'à celle où nous sommes, je n'entendis plus parler de cette affaire à laquelle je m'étais trouvé mêlé d'une façon si étrange et si directe.

Je sus seulement que Mme d'Horbigny avait laissé sa fille à Saint-Nazaire, qu'elle était venue à Paris où elle vivait brillamment, et qu'elle était sur le point d'épouser un jeune seigneur de la cour, le comte de Sommes, un ami intime du duc de Chartres.

Enfin, il y a quatre jours, je reçus une lettre de Saint-Nazaire, lettre écrite par l'un des avocats que j'avais consultés jadis pour Mme de Saint-Gervais. Cette lettre m'apprenait la mort de Mlle Berthe d'Horbigny.

Dès lors toute la fortune du marquis échappait aux mains impures qui la spoliaient impudemment et revenait à Mlle d'Adore, la nièce de M. d'Horbigny.

M. d'Adore, avec lequel j'avais été mis en relation, m'écrivit en même temps pour me prier de veiller aux intérêts de sa fille, en évitant toutefois un scandale dans lequel le nom de son frère se fût trouvé compromis.

Ne voulant pas voir la marquise, qui savait fort bien tout ce que j'avais fait contre elle à propos de Mme de Saint-Gervais, je me rendis chez son fiancé, le comte de Sommes.

Celui-ci me reçut à l'instant même, mais lorsque je lui énonçai le but de ma visite, il me rit au nez et me montra une lettre constatant l'excellente santé dans laquelle se trouvait Mlle Berthe.

XX.—L'auberge isolée.

[Le commencement de ce paragraphe raconte l'arrivée des voyageurs à un hôtel où ils trouvent peu de monde mais beaucoup de vin et un jeune paysan qui les sert. Pendant que les chevaux se reposent, Fouché continue l'histoire qu'il a commencée.]

Mlle Berthe d'Horbigny est morte et bien morte. Seulement, vous comprenez combien cette mort lésait les intérêts de la marquise.

Sa fille décédée, toute la fortune revient à Mlle d'Adore. Là n'est point l'affaire du *roi du baigne*, qui a commis tant de crimes, qui a fait redevenir folle Mme de Saint-Gervais et qui a contraint son père à un infâme mariage pour se réserver dans l'avenir cette fortune immense, laquelle lui eût échappé sans retour.

Là, non plus, n'était point l'affaire du comte de Sommes, lui qui basait sur son union avec Mme d'Horbigny l'échafaudage d'une position splendide.

—Mais ce comte de Sommes est-il donc d'accord avec le *roi du baigne*?

—Je l'ignore absolument, répondit Fouché, et c'est ce point obscur qu'il est si important d'éclaircir. Le comte de Sommes est-il complice du forçat ou est-il sa dupe? Est-ce l'un de ces gentilshommes honteusement dégradés et ne rougissant plus sur l'emploi des moyens à prendre pour redorer leurs blasons? N'est-ce au contraire qu'un instrument dont se sert le grand criminel, un pantin dont une main puissante et habile fait jouer les fils? Je ne saurais le dire: toujours est-il que le comte, à son insu ou non, agit dans le même sens et court vers le même but que le *roi du baigne*.

Berthe morte, il fallait donc pour conserver l'héritage à la marquise, non-seulement cacher cette mort à tous les yeux, mais encore faire vivre l'enfant dont l'existence est si précieuse.

On a cherché une jeune fille de même âge et de même figure: le hasard a fait que la *jolie mignonne* remplit toutes les conditions désirées et on a enlevé la fille du teinturier Bernard.

—Oh! je comprends tout! s'écria Brune.

—Ici encore, continua vivement Fouché, se présente l'un de ces points mystérieux sur lesquels je n'ai encore pu jeter la lumière.

Le comte et le *roi du baigne* ont-ils agi en communauté d'intérêt pour enlever la *jolie mignonne* et l'envoyer à Saint-Nazaire?

Ce qui est certain, c'est qu'ils ont travaillé tous deux à atteindre ce but. Maintenant, lequel dirigeait l'autre?

Voilà ce que, pour nous, il serait si important de savoir!

Ce dont je suis sûr encore, c'est que la fille de Bernard a été enlevée par les gens du *roi du baigne* et que le comte de Sommes avait connaissance de ce rapt; c'est que la marquise a prêté les mains à cette horrible intrigue tramée à son profit;